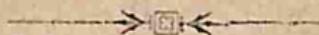


ÉVOLUTION
ET
RÉVOLUTION

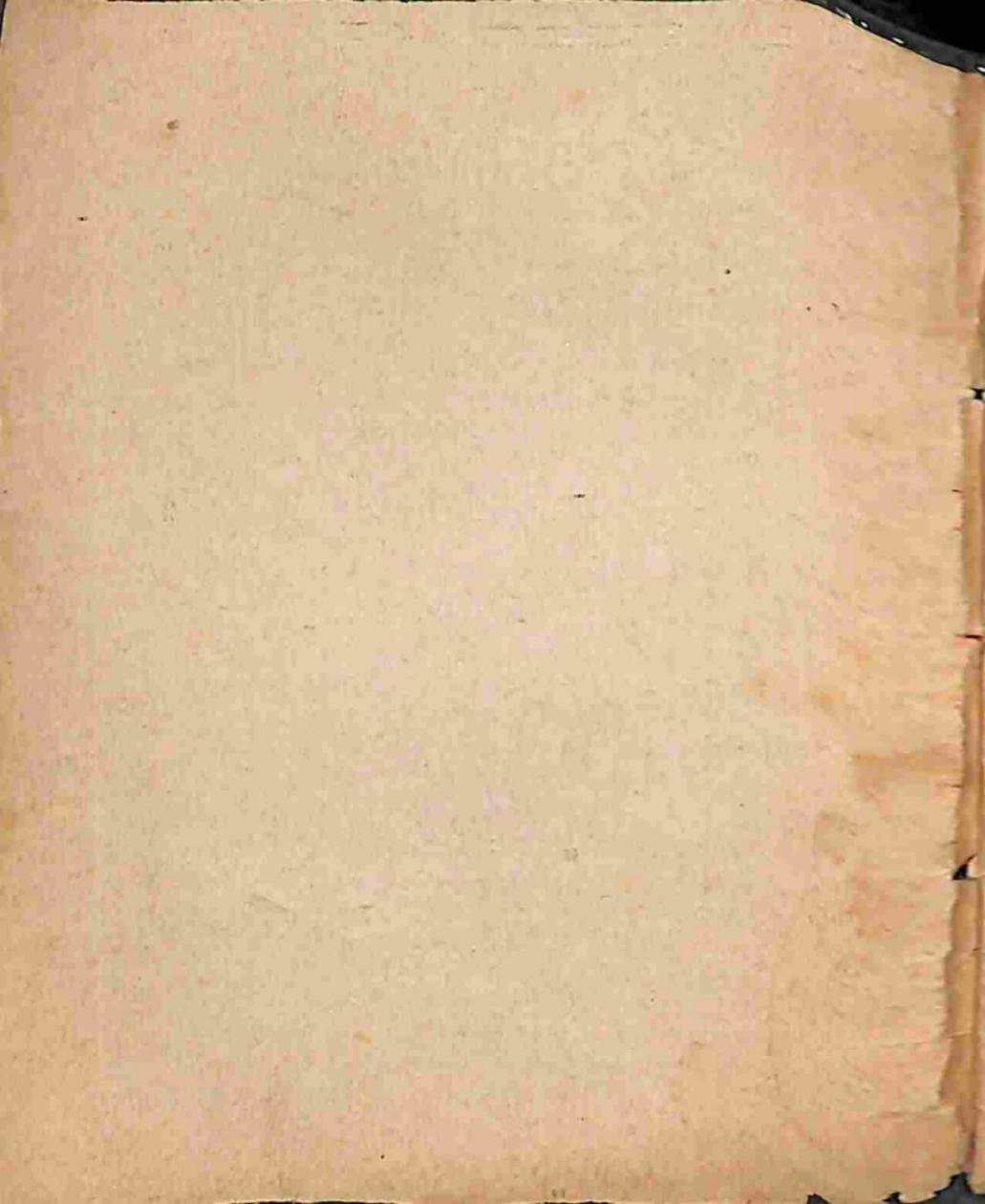
PAR
ÉLISÉE RECLUS



Troisième édition, revue et corrigée

PRIX : 5 Centimes

GENÈVE 1884



Évolution et Révolution

Ces deux mots : Évolution, Révolution, se ressemblent fort, et pourtant, ceux qui les emploient dans leur acception politique et sociale affectent ordinairement de leur donner un sens absolument opposé. Le mot « Évolution », synonyme de développement graduel, continu, dans les idées et dans les mœurs, est présenté dans un certain monde comme s'il était le contraire de ce mot effrayant « Révolution », qui implique des changements plus ou moins brusques dans les faits, entraînant après eux des catastrophes partielles. Et cependant, la transformation peut-elle se faire dans les idées sans amener de soudains déplacements d'équilibre dans la vie ? La révolution ne doit-elle pas nécessairement succéder à l'évolution, de même que l'acte succède à la volonté d'agir ? Au fond, l'une et l'autre ne sont qu'une seule et même chose et ne diffèrent que par l'époque de leur apparition. Si nous croyons au progrès normal des idées, si, d'autre part, nous nous attendons



à des résistances, nous croyons par cela même aux secousses extérieures qui changent la forme de la société.

C'est là ce que je vais tâcher d'exposer, non en me servant de termes abstraits, mais en faisant appel à l'observation et à l'expérience de tous, en n'employant que des arguments du domaine commun. Sans doute, je suis un de ceux qu'on appelle « affreux révolutionnaires » ; j'appartiens depuis de longues années à cette société flétrie par la loi, qui a pris le nom « d'Association Internationale des Travailleurs » et dont le nom seul vaut à ceux qui le prennent, le traitement de « malfaiteurs » ; enfin, je suis aussi parmi ceux qui servirent « l'exécration » Commune « horreur des honnêtes gens » ; — mais, si féroce que je sois, je saurai me placer en dehors, ou plutôt au-dessus de mon parti, pour étudier sans passion ni routine personnelle, au point de vue général et purement humain, les évolutions actuelles, les révolutions prochaines de l'humanité. Puisque nous sommes de ceux que l'on frappe, nous avons le droit de demander d'être de ceux qu'on écoute.

—

Il nous faut constater tout d'abord que si le mot d'évolution est accepté volontiers par ceux-là même qui voient les révolutionnaires avec horreur, c'est qu'ils ne se rendent point compte de la valeur du mot, car ils ne veulent de la

chose à aucun prix. Ils parlent bien du progrès en termes généraux, mais ils repoussent le progrès en particulier. Ils trouvent que la société actuelle, toute mauvaise qu'elle est et qu'ils le reconnaissent eux-mêmes, est bonne à conserver ; il leur suffit qu'elle réalise leur idéal, richesse, pouvoir, ou bien-être. Puisqu'il y a des riches et des pauvres, des puissants et des sujets, des maîtres et des serviteurs, des Césars qui ordonnent le combat et des gladiateurs qui vont mourir, les gens avisés n'ont qu'à se mettre du côté des riches et des maîtres, à se faire les courtisans des Césars. Cette belle société leur donne du pain, de l'argent, des places des honneurs. De quoi se plaindraient-ils ? Ils se persuadent sans peine que tout le monde est aussi satisfait qu'ils le sont eux-mêmes. Pour l'homme repu, tout le monde a bien diné. Jouant avec son cure-dent, il contemple d'un air placide les misères de la « vile multitude », du « troupeau des asservis ». Tout va bien, malheur au famélique dont la plainte troublerait sa digestion ! Et si la société n'a pas pourvu, dès le berceau de l'égoïste, à ses besoins et à ses caprices, du moins peut-il espérer d'y conquérir sa place par l'intrigue et par la flatterie, par l'âpre travail ou par la faveur de la fortune. Comment s'agirait-il pour lui d'évolution sociale ? Évoluer vers la fortune est son unique ambition !

Mais si le mot d'évolution ne sert qu'à recou-

vrir un mensonge pour ceux qui le prononcent le plus volontiers, il est une réalité pour les révolutionnaires : ce sont eux qui sont les véritables évolutionnistes. Échappant aux anciennes formules qui n'ont plus de sens pour eux, ils cherchent la vérité en dehors de l'enseignement des écoles, ils soumettent à leur critique tout ce que les gouvernants appellent ordre, tout ce que les enseignants appellent morale ; ils croissent, ils se développent, ils vivent et cherchent à communiquer leur vie. Ce qu'ils ont appris, ils le proclament ; ce qu'ils savent, ils veulent le réaliser. L'état actuel des choses leur paraît inique et ils veulent le modifier, conformément à un nouvel idéal de justice. Il ne leur suffit pas d'avoir libéré leur esprit, ils veulent aussi émanciper ceux des autres, affranchir la société de toute servitude. Logiques dans leur évolution, ils veulent ce qu'ils pensent et l'action suit leur volonté.

Il y a quelques années, l'habitude s'était répandue dans le monde officiel et courtisan d'Europe, de répéter que le socialisme était décidément mort. Un homme fort habile dans les petites choses, mais impuissant dans les grandes, un vaniteux parvenu qui haïssait le peuple parce qu'il en était issu, s'était officiellement vanté d'avoir donné le coup de mort au socialisme. Il croyait l'avoir exterminé dans Paris, l'avoir enfoui dans les fosses du Père-Lachaise. C'est dans la nouvelle-Calédonie, aux

antipodes, pensait-il, que des échantillons malingres de ceux qui furent autrefois des socialistes pourraient être trouvés. Après monsieur Thiers tous ses bons amis d'Europe s'empresèrent de répéter ses paroles et de toutes parts ce fut un chant de triomphe. Quant aux socialistes allemands, n'avons-nous pas là, pour les surveiller, le maître des maîtres, celui dont un froncement de sourcil fait trembler l'Europe? Et les nihilistes de Russie? Que sont ces misérables? Des monstres bizarres, des sauvages issus de Huns et de Bachkirs, dont les hommes du monde policé d'Occident n'ont pas à s'occuper!

Néanmoins, la joie causée par la disparition du socialisme n'a pas duré. Je ne sais quelle mauvaise conscience disait aux conservateurs qu'il restait pourtant des socialistes et que ceux-ci n'étaient pas aussi morts que le sinistre vieillard l'avait prétendu. En effet, personne ne saurait plus douter de leur résurrection. Est-ce que dans toutes les assemblées, les ouvriers français ne se prononcent pas à l'unanimité pour l'appropriation du sol et des usines, considérée déjà comme le point de départ de la nouvelle ère économique? L'Angleterre ne retentit-elle pas du cri « Nationalisation du sol », et les grands propriétaires ne s'attendent-ils pas à ce que le peuple entre en chasse contre eux? Des partis politiques ne cherchent-ils pas à capter les suffrages des Irlandais en leur pro-

mettant la confiscation de la terre, en s'engageant d'avance à commettre un attentat contre la sacro-sainte propriété? Et n'avons nous pas vu, aux Etats-Unis, les ouvriers maîtres pendant huit jours de tous les chemins de fer de l'Indiana et d'une partie de ceux du versant de l'Atlantique? S'ils avaient eu l'intelligence de la situation, une grande révolution ne s'accomplissait-elle pas, presque sans coup férir? Et les hommes qui connaissent la Russie savent-ils pas que le paysan, du premier jusqu'au dernier, revendique la terre, toute la terre, et veut en expulser le seigneur? Ainsi l'évolution s'accomplit. Le socialisme, c'est-à-dire l'armée des individus qui veulent changer l'état social, a repris sa marche. La foule en mouvement se précipite, et nul gouvernement n'ose plus fermer les yeux à la vue de ses masses profondes. Bien au contraire, le pouvoir s'en exagère le nombre et cherche à les combattre par des lois absurdes, des vexations irritantes. La peur est mauvaise conseillère.

Certainement, il peut arriver parfois qu'un grand silence se fasse. Au lendemain d'une tuerie, il est peu d'hommes qui osent se présenter aux balles. Lorsqu'une parole, un geste sont punis de la prison, bien clairsemés sont les hommes qui ont le courage de s'exposer au danger. Ceux qui acceptent tranquillement le rôle de victimes pour une cause dont le triomphe est encore lointain ou même douteux, sont

rare : tout le monde n'a pas l'héroïsme de ces nihilistes russes qui composent des journaux dans l'autre même de leurs ennemis et qui vont les afficher sur les murs entre deux factions. Il faut être bien dévoué soi-même pour avoir le droit d'en vouloir à ceux qui ne se déclarent pas socialistes, quand leur travail, c'est-à-dire la vie des leurs, en dépend. Mais si tous les opprimés n'ont pas le tempérament de héros, ils n'en sentent pas moins la souffrance, et parmi eux le nombre est grand de ceux qui réfléchissent sur leurs intérêts. Dans telle ville où il n'existe pas un seul groupe de socialistes organisés, tous les ouvriers sans exception sont déjà des socialistes plus ou moins conscients ; d'instinct, ils applaudissent le camarade qui leur parle d'un état social où tout le produit du travail sera dans les mains du travailleur. Cet instinct contient en germe la révolution future, car de jour en jour il se précise et se transforme en connaissance distincte. Ce que l'ouvrier sentait vaguement hier, il le sait aujourd'hui et chaque nouvelle expérience le lui fait mieux savoir. Et les paysans qui ne trouvent pas à se nourrir du produit de leur lopin de terre, et ceux, bien plus nombreux encore, qui n'ont pas en propre une motte d'argile, ne commencent-ils pas à comprendre que la terre doit appartenir à ceux qui la cultivent ? Ils l'ont toujours senti d'instinct ;

ils le savent maintenant et se préparent à parler le langage précis de la revendication.

Voilà l'état des choses ! Et quelle peut en être l'issue ? L'évolution qui se fait dans l'esprit des travailleurs, c'est-à-dire du grand nombre, cette évolution n'amènera-t-elle pas forcément une révolution, à moins que les défenseurs du privilège ne cèdent de bonne grâce à la pression d'en bas ? Mais l'histoire nous enseigne qu'ils ne le feront point. Au premier abord, il semblerait si naturel que l'accord s'établisse sans lutte entre les hommes ! La terre est assez vaste pour nous porter tous sur son sein, elle est assez riche pour nous faire tous vivre dans l'aisance. Elle peut donner assez de moissons pour que tous aient à manger ; elle fait naître assez de plantes fibreuses pour que tous aient à se vêtir ; elle contient assez de pierres et d'argile pour que tous puissent avoir des maisons. Il y a place pour tous les frères au banquet de la vie. Tel est le fait économique dans sa simplicité.

Qu'importe ! font les uns. Les riches gaspilleront à leur volonté tout ce qui leur conviendra dans ces trésors ; les intermédiaires, spéculateurs et brocanteurs de toute espèce ; manipuleront le reste ; les armées en détruiront une bonne partie, et la masse du peuple aura le dernier résidu. « Il y aura toujours des pauvres avec nous », disent les satisfaits, citant une parole qui, d'après eux, serait tombée de

la bouche d'un Dieu. Que leur Dieu ait voulu des misérables, nous n'en avons cure. Quand à nous, nous récréons le monde autrement : « Non, il ne doit plus y avoir de pauvres ! Puisque tous les hommes ont besoin de se loger, de se vêtir, de se cauffer, de se nourrir, que tous aient le nécessaire et que personne n'ait ni froid ni faim » ! Les affreux socialistes n'ont pas eu besoin qu'un Dieu leur souffle ces paroles : elles sont humaines, et cela suffit.

Ainsi deux sociétés opposées existent dans l'humanité ; elles s'entremêlent, diversement rattachées çà et là par ceux qui veulent sans vouloir, qui s'avancent pour reculer ; mais si nous voyons les choses de haut, sans tenir compte des incertains et des indifférents que la destinée fait mouvoir comme des flots, il est certain que le monde actuel se divise en deux camps, ceux qui veulent conserver la pauvreté, c'est-à-dire la faim pour les autres, et ceux qui revendiquent le bien-être pour tous. Entre ces deux camps, il semble d'abord que les forces soient bien inégales. Les souteneurs de la société actuelle ont les propriétés sans limites, les revenus qui se comptent par millions et par milliards, toute la puissance de l'Etat avec les armées des employés, des soldats, des gens de police, des magistrats, tout l'arsenal des lois et des ordonnances. Et les socialistes, les artisans de la société nouvelle, que peuvent-ils opposer à toutes ces forces

organisées? Rien, semble-t-il? Sans argent, sans armée, ils succomberaient, en effet, s'ils ne représentaient l'évolution des idées et des mœurs. Ils ne sont rien, mais ils ont pour eux le mouvement de la pensée humaine. Le flot du temps les porte.

La forme extérieure de la société doit changer en proportion de la poussée intérieure, nul fait d'histoire n'est mieux constaté. C'est la sève qui fait l'arbre et qui lui donne ses feuilles et ses fleurs; c'est le sang qui fait l'homme; ce sont les idées qui font la société. Or, il n'est pas un conservateur qui ne se lamente de ce que les idées, les mœurs, tout ce qui fait la vie profonde de l'humanité, se soit modifié depuis le « bon vieux temps ». N'en résulte-t-il pas que les formes sociales doivent changer et, que la révolution doit se faire, en raison même du travail intérieur des esprits?

Que chacun fasse appel à ses souvenirs pour constater les changements qui se sont déjà faits dans la manière de penser, depuis le milieu du siècle. N'en prenons pour exemple que le fait capital de la diminution du respect. Allez chez les grands personnages: De quoi se plaignent-ils? De ce qu'on les aborde comme d'autres hommes. On ne leur cède plus le pas, on néglige de les saluer; de moins nobles qu'eux se permettent d'avoir de plus beaux

meubles ou de plus beaux chevaux ; des femmes moins riches que les leurs ont de plus somptueuses toilettes. Et de quoi se plaignent le simple bourgeois et la simple bourgeoise ? De ce qu'il n'y ait plus de domestiques, de ce que l'esprit d'obéissance se soit perdu. Maintenant la bonne prétend savoir mieux faire la cuisine que sa maîtresse, elle ne reste pas dévotement en place, trop heureuse de l'hospitalité qu'on lui donne ; elle change de maison à la moindre observation désagréable ou pour avoir un surplus de deux francs sur ses gages. Il est même des pays où elles demandent à leurs maîtresses des certificats en échange des leurs.

Il est vrai, le respect s'en va, non pas ce juste respect qui s'attache à l'homme de droiture et de dévouement, mais ce respect bas et honteux qui suit la richesse ou la fonction, ce respect d'esclave qui porte la foule des badauds vers le passage d'un roi et qui fait des laquais et des chevaux d'un grand personnage des objets d'admiration. Et non seulement le respect s'en va, mais ceux-là qui prétendent le plus à la considération de tous, sont les premiers à compromettre leur rôle d'êtres surhumains. Autrefois les souverains d'Asie connaissaient l'art de se faire adorer. On voyait de loin leurs palais ; leurs statues se dressaient partout, on lisait leurs édits, mais ils ne se montraient point. Les plus familiers ne les

abordaient qu'à genoux ; parfois un voile s'ouvrait à demi pour les montrer comme dans un éclair et les faire disparaître soudain, laissant toute troublée l'âme de ceux qui les avaient vus. Alors le respect était assez profond pour tenir de la stupeur : un muet portait aux condamnés un cordon de soie et cela suffisait ; le geste même eût été inutile. Et maintenant nous voyons des souverains retenir leur place au théâtre par télégraphe pour voir jouer « Orphée aux Enfers » ou « La Grande-Duchesse de Gérolstein », c'est-à-dire pour assister à la dérision de tout ce que l'on tenait jadis pour respectable, la divinité et la royauté ! Quel est le vrai régicide, de l'homme qui tue le souverain en lui faisant l'honneur de le prendre comme représentant de tout une société, ou du monarque qui se bafoue en riant de la Grande-Duchesse ou du général Boum ? Il nous apprend au moins que le pouvoir politique est une institution vermoulue. Il a gardé sa forme, mais le respect universel que lui donnait sa valeur a disparu. Ce n'est plus qu'un échafaudage extérieur, mais l'édifice même a cessé d'exister.

L'instruction qui se répand et qui donne à tous la même conception des choses, ne contribue-t-elle pas aussi à nous entraîner dans la voie de l'égalité ? Si l'instruction ne se donnait que dans l'école, les gouvernement pourraient espérer encore de maintenir les esprits

dans la servitude, mais c'est en dehors de l'école que l'on s'instruit le plus, dans la rue, dans l'atelier, devant les baraques des foires, au théâtre, dans les wagons de chemins de fer, sur les bateaux à vapeur, devant les paysages nouveaux, dans les villes étrangères. Presque tous, voyagent maintenant, soit par luxe, soit par nécessité. Pas une réunion dans laquelle ne se trouvent des gens ayant vu la Russie, l'Australie, l'Amérique, et si l'on trouve partout des voyageurs ayant changé de continent, il n'est pour ainsi dire aucun homme qui ne se soit assez déplacé pour voir au moins les contrastes du champ à la cité, de la montagne à la plaine, de la terre ferme à la mer. Les riches voyagent plus que les pauvres, cela est vrai; mais ils voyagent d'ordinaire sans méthode; en changeant de pays ils ne changent pas de milieu, ils sont toujours chez eux, pour ainsi dire; le luxe, les jouissances des hôtels ne leur permettent pas d'apprécier les différences essentielles de terre à terre et de peuple à peuple; le pauvre qui se heurte aux difficultés de la vie est celui qui, sans cicerone, sans guide, peut le mieux observer et retenir. Et la grande école du monde extérieur ne montre-t-elle pas également les grands prodiges de l'industrie humaine aux pauvres et aux riches, à ceux qui ont obtenu ces merveilles par leur travail et à ceux qui en profitent? Chemins de fer, télégraphes, béliers hydrauliques, perfo-

ratrices, allumettes à combustion spontanée, le malheureux voit toutes ces choses aussi bien que le puissant et son esprit n'en est pas moins frappé. Pour la jouissance de quelques-unes de ces grandes conquêtes de la science, le privilège a disparu. Menant sa locomotive à travers l'espace, en doublant la vitesse et en arrêtant l'allure à son gré, le mécanicien se croit-il l'inférieur du souverain qui s'est enfermé derrière lui dans un wagon doré, mais qui n'en tremble pas moins, sachant que sa vie dépend d'un jet de vapeur, d'un mouvement de levier ou d'un pétard de dynamite.

La vue de la nature et des œuvres humaines, la pratique de la vie, voilà les collèges où se fait la véritable éducation des sociétés contemporaines. Les écoles proprement dites ont une importance relative bien moindre; cependant, elles aussi ont subi leur évolution dans le sens de l'égalité. Il fut un temps, et ce temps n'est pas encore bien éloigné de nous, où toute l'éducation consistait en simples formules, en phrases mystiques, en versets de livres vénérés. Entrez dans une école de musulmans, ouvertes à côté des mosquées. Vous y verrez des enfants passant des heures entières à épeler ou à réciter des versets du Koran. Entrez dans une école de prêtres chrétiens, protestants ou catholiques, et vous entendrez de niais cantiques, des récitations absurdes, en latin ou en un français incompréhensible. Mais voici que

même dans ces écoles, par l'effet de la pression d'en bas, un nouvel enseignement se mêle à ces tristes routines ; au lieu d'y enseigner seulement des formules, on y expose maintenant des faits, ou y montre des rapports, on y signale des lois. Quels que soient les commentaires dont l'instituteur accompagne ce qu'il enseigne, les chiffres n'en restent pas moins incorruptibles. Quelle éducation prévaudra ? Celle d'après laquelle deux et deux font toujours quatre et rien ne se crée de rien, ou bien l'ancienne éducation, d'après laquelle tout sort du néant et trois personnes n'en font qu'une ?

Il est vrai : l'école primaire n'est pas tout ; il ne suffit pas d'entrevoir la science, il faut pouvoir l'utiliser largement. Aussi l'évolution socialiste exige-t-elle que l'école soit en permanence pour tous les hommes, et qu'après avoir reçu des « clartés de tout » dans les établissements primaires, chacun puisse se développer intégralement, en proportion de ses forces intellectuelles, dans la vie qu'il aura librement choisie. Mais en attendant, que l'ouvrier ne désespère point. Toute grande conquête de la science finit par entrer dans le domaine public. Les savants de profession ont à faire pendant de longs siècles le travail de recherches et de suppositions, ils ont à se débattre au milieu des erreurs et des faussetés ; mais quand la vérité est enfin connue, et souvent malgré eux, grâce à quelques révolutionnaires conspués,

elle se révèle dans tout son éclat, simple et claire. Tous la comprennent sans effort ; ils semble qu'on l'ait toujours connue. Jadis, les savants s'imaginaient que le ciel était une coupole ronde, un toit de métal, que sais-je ? une série de voûtes, trois, sept, neuf, treize même, ayant chacune leur procession d'astres, leur lois différentes, leur régime particulier et leurs troupes d'anges et d'archanges pour les garder. Mais depuis que tous ces cièux superposés dont parle la Bible et le Talmud ont été démolis, il n'est pas un enfant qui ne sache que l'espace est libre, infini autour de la Terre. C'est à peine s'il l'apprend. C'est là une vérité qui fait désormais partie de l'héritage universel.

Il en est de même pour toutes les grandes acquisitions, surtout celle de la morale et de l'économie publique. Elles ne s'apprennent pas, pour ainsi dire, elles se savent. Il fut un un temps où la grande majorité des hommes naissaient, vivaient esclaves et n'avaient d'autre idéal qu'un changement de servitude. Jamais il ne leur venait à la pensée qu'« un homme vaut un homme ». Ils l'ont appris maintenant et comprennent que cette égalité virtuelle donnée par l'évolution doit se changer désormais en égalité réelle, grâce à la révolution. Les travailleurs, instruits par la vie, connaissent même certaines lois économiques bien mieux que les économistes de profession.

Est-il un seul ouvrier qui ne reste indifférent aux questions d'impôt progressif ou d'impôt proportionnel et qui ne sache que tous les impôts sont payés en fin de compte par les plus pauvres? Est-il un seul ouvrier qui ne connaisse la terrible fatalité de la « loi d'airain » qui le condamne à ne recevoir qu'une pitance de misère, c'est-à-dire le salaire exact qui l'empêchera de mourir de faim pendant la durée de son travail? La dure expérience lui a suffisamment fait connaître cette loi fatale de l'économie politique.

Ainsi, quelle que soit l'origine de l'instruction, tous en profitent et le travailleur n'est pas celui qui en prend la moindre part. Qu'une découverte soit faite par un bourgeois, un noble ou un roturier, que le savant s'appelle Bernard Palissy, le chevalier Bacon ou le baron de Humboldt, le monde entier utilisera ses recherches. Certainement, des privilégiés voudraient bien garder pour eux le bénéfice de la science et laisser l'ignorance au peuple, mais leur désir égoïste ne saurait désormais s'accomplir. Ils se trouvent dans la situation de ce magicien des Mille et une Nuits qui a descellé le vase où depuis dix mille années dormait un génie enfermé. Ils voudraient le faire rentrer dans son réduit, le clore sous triple sceau, mais ils ont perdu le mot de la conjuration, et le génie est libre à jamais.

Cette liberté de la volonté humaine s'exerce

maintenant dans tous les sens; elle prépare, non plus de petites révolutions partielles. mais bien une révolution générale. C'est dans l'ensemble de la société, dans toutes ses manifestations que se prépare le changement. Les conservateurs ne s'y sont point trompés quand ils ont donné aux révolutionnaires le nom général d'ennemis de la religion, de la famille et de la propriété. Oui, les socialistes repoussent l'autorité du dogme et l'intervention du surnaturel dans la nature, et en ce sens, quelque ardente que soit la lutte pour la réalisation de leur idéal, ils sont ennemis de la religion. Oui, ils veulent la suppression du trafic matrimonial; ils veulent les unions libres, ne reposant que sur l'affection mutuelle, le respect de soi et de la dignité d'autrui, et en ce sens, si aimants et dévoués qu'ils soient pour ceux dont la vie est associée à la leur, ils sont bien les ennemis de la famille juridique. Oui, ils veulent supprimer l'accaparement de la terre et du capital pour le rendre à tous, et en ce sens, si heureux qu'ils soient d'assurer à tous la jouissance des fruits du sol, ils sont les ennemis de la propriété.

—

Le courant évolutionnaire, le flot, nous emporte donc vers un avenir bien différent de l'état actuel des choses, et c'est en vain qu'on essaie d'opposer des obstacles à la destinée.

De toutes les digues, la plus solide de beaucoup, celle de la religion, a perdu de sa puissance : lézardée de tous les côtés, elle fait eau, elle penche et ne peut manquer d'être renversée tôt ou tard.

Il est certain que l'évolution contemporaine se fait complètement en dehors du christianisme. Il fut un temps où le mot de chrétienté, analogue à celui de catholicisme, avait le sens d'universalité et s'appliquait en effet à tout un monde de frères ayant jusqu'à un certain point les mêmes mœurs, les mêmes idées, une civilisation de même nature. Mais de nos jours, le christianisme n'a-t-il pas bien à tort la prétention d'être le synonyme de civilisation ? Et quand on dit des Anglais ou des Russes que leurs armes vont porter dans les régions lointaines le christianisme et la civilisation, tous ne comprennent-ils pas l'ironie de ce langage ? Ce vêtement du christianisme ne recouvre point tous les peuples qui sont entrés dans la civilisation contemporaine par leur culture et leur industrie. Les Parsi de Bombay, les Brahmanes de Bénarès acceptent nos sciences avec ardeur, mais ils n'ont pour les missionnaires chrétiens qu'une froide politesse. Les Japonais, pourtant si prompts à nous imiter, se gardent bien d'accueillir nos religions. Quant aux Chinois, ils sont bien trop fins, trop avisés, pour se laisser convertir. « Nous n'avons pas besoin de vos prêtres » dit une poésie anglaise écrite

par un Chinois: « Nous n'avons pas besoin de vos prêtres! Nous n'en avons que trop nous-mêmes, chevelus ou tonsurés; ce dont nous avons besoin, c'est de vos armes et de votre science, pour vous combattre et pour vous expulser de notre pays, comme le vent chasse les feuilles mortes! »

Ainsi le christianisme ne couvre pas de nom la moitié du monde civilisé, et là même où il est censé régner, on le cherche, il est beaucoup plus une formule qu'une réalité, et chez les plus zélés en apparence il n'est qu'une ignoble hypocrisie. En mettant de côté tous ceux dont le christianisme consiste dans l'aspersion du baptême ou dans une inscription sur les registres de paroisse ou de commune, combien y a-t-il d'individus dont la vie journalière correspond aux dogmes qu'ils professent et dont les idées soient toujours, comme elles le devraient être, celles de l'autre monde? Ces chrétiens, que leur parfaite sincérité rend honorables, on peut les chercher sans grand succès, même dans la « Rome protestante » qui est pourtant une ville de fortes tradition. A Genève, comme à Oxford, comme dans tous les centres religieux et partout, les grandes préoccupations sont en dehors de l'église; elles se portent vers la politique, et surtout vers les affaires. Les principaux représentants de la société prétendue chrétienne, sont les Juifs « rois de l'époque ». Et parmi ceux qui s'occu-

peut des choses élevées. de la science, de l'art, de la poésie, quel est le nombre de ceux qui, sans y être forcés, s'occupent de théologie? Entrez à l'université de Genève. Dans tous les cours, médecine, histoire naturelle, mathématique, jurisprudence même, vous trouverez des auditeurs volontaires; partout, si ce n'est aux cours de théologie. La religion chrétienne ressemble à une couche de neige qui fond au soleil: on en voit çà et là les traces, mais sous les traînées d'un blanc sale, se montre déjà la terre, débarrassée de ses frimas.

Cette religion, qui se détache ainsi de la société européenne comme un vêtement, était pourtant bien commode pour expliquer la misère, l'injustice et l'inégalité sociales. Elle avait une solution pour tout, le miracle. Une volonté suprême avait tout ordonné, tout réglé d'avance. L'injustice était un mal apparent, mais elle préparait un bien à venir. « Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture! Aux affligés il prépare le bonheur éternel. Les misères d'en bas ne sont que l'ovant-coureur des félicités d'en haut! » Tant que l'opprimé a cru ces choses, on ne s'est pas lassé de les lui répéter; mais ces arguments ont perdu toute créance: on ne les rencontre plus guère que dans la petite littérature des traités religieux.

Que faire pour remplacer la religion qui s'en va? Puisque l'ouvrier ne croit plus au miracle, peut-être pourra-t-on le faire croire

au mensonge ? C'est alors que de savants économistes, académiciens, commerçants, financiers, ont imaginé d'introduire dans la science cette proposition hardie, que la propriété et la prospérité sont toujours la récompense du travail. Mais il y aurait pudeur à discuter de pareilles assertions. En prétendant que le labour est l'origine de la fortune, les économistes savent parfaitement qu'ils ne disent pas la vérité. Aussi bien que les socialistes, ils savent que la richesse est le produit, non du travail personnel, mais du travail des autres ; ils n'ignorent pas que les coups de bourse et les spéculations qui créent les grandes fortunes n'ont pas plus de rapport avec le travail que les exploits de brigandage dans les forêts ; ils n'osent pas prétendre que l'individu qui a cent mille francs à dépenser par jour, c'est à dire exactement ce qui serait nécessaire pour faire vivre cent mille personnes comme lui, se distingue des autres hommes par une intelligence cent mille fois supérieure à celle de la moyenne. Il serait indigne de discuter cette prétendue origine de l'inégalité sociale. Ce serait être dupe, presque complice, de s'attarder à ces arguments hypocrites !

Mais voici qu'on emploie un raisonnement d'une autre nature et qui a du moins le mérite de ne pas reposer sur un mensonge. On invoque maintenant contre les revendications sociales le droit du plus fort. La théorie de

Darwin vient de faire son entrée dans la science et l'on croit pouvoir s'en servir contre nous. En effet, c'est bien le droit du plus fort qui triomphe pour l'accaparement des fortunes. Celui qui est le plus apte matériellement, le plus rusé, le plus favorisé par sa naissance, par son instruction, par ses amis, celui qui est le mieux armé et qui trouve devant lui les ennemis les plus faibles, celui là a le plus de chances de réussir; mieux que d'autres il peut se bâtir une citadelle du haut de laquelle il méprisera ses frères infortunés. Ainsi en a décidé le grossier combat des égoïsmes en lutte. Jadis on n'osait trop avouer cette théorie du fer ou du feu; elle eût paru trop violente et l'on préférerait les paroles mielleuses. Mais les découvertes de la science relative aux combats de l'existence entre les espèces et à la survivance des plus vigoureuses, ont permis aux théoriciens de la force d'enlever à leur langage ce qu'il avait de trop insolent. « Voyez, disent-ils, c'est la loi fatale! Ainsi le veut la destinée de l'humanité! »

Nous devons nous féliciter de ce que la question se soit ainsi simplifiée, car elle est d'autant plus près de se résoudre. La force règne, disaient les théoriciens de l'inégalité sociale! Oui, c'est la force qui règne! proclame de plus en plus l'industrie moderne dans son perfectionnement brutal. Mais ce que disent les économistes, ce que disent les industriels, les ré-

volutionnaires ne pourront-ils pas le dire aussi ? La loi du plus fort ne fonctionnera pas toujours nécessairement au profit de l'industrie. « La force prime le droit », a dit Bismark après tant d'autres ; mais on peut préparer le jour où la force sera au service du droit. S'il est vrai que les idées de solidarité se répandent, s'il est vrai que les conquêtes de la science finissent par pénétrer dans les couches profondes, s'il est vrai que les vérités deviennent une propriété commune, si l'évolution se fait dans le sens de la justice, les travailleurs, qui ont en même temps le droit et la force, ne s'en serviront-ils pas pour faire la révolution au profit de tous ? Contre les masses associées, que pourront les individus isolés, si forts qu'ils soient par l'argent, l'intelligence et l'astuce ?

Dans aucune des révolutions modernes nous n'avons vu les privilégiés combattre leurs propres batailles. Toujours ils s'appuient sur des armées de pauvres auxquels ils enseignent ce qu'on appelle la religion du drapeau et qu'ils dressent à ce que l'on appelle le maintien de l'ordre. Cinq millions d'hommes, sans compter la police haute et basse, sont employés à cette œuvre en Europe. Mais ces armées peuvent se désorganiser, elles peuvent se rappeler les liens d'origine et d'avenir qui les rattachent à la masse populaire, et la main qui les dirige peut manquer de solidité. Composées en grande partie de prolétaires, elles peuvent devenir

pour la société bourgeoise ce que les barbares à la solde de l'empire sont devenus pour la société romaine, un élément de dissolution. L'histoire abonde en exemple de l'affolement subit qui s'empare des puissants. Quand les malheureux deshérités se seront unis pour leurs intérêts, de métier à métier, de nation à nation, de race à race, quand ils connaîtront bien leurs souffrances et leur but, n'en doutez pas, l'occasion se présentera certainement d'employer leur force au service du droit, et quelque puissant que soit le maître d'alors, il sera bien faible en face de tous les faméliques ligués contre lui. A la grande évolution qui s'accomplit maintenant succédera la grande révolution depuis si longtemps attendue.

Ce sera le salut et il n'y en a point d'autre. Car si le capital garde la force, nous serons tous les esclaves de ses machines, de simples cartilages rattachant les dents de fer aux arbres de bronze ou d'acier. si aux épargnes réunies dans les coffres des banquiers s'ajoutent sans cesse de nouvelles dépouilles, gérées par des associés responsables seulement devant leurs livres de caisse, alors c'est en vain que vous feriez appel à la pitié, personne n'entendra vos plaintes. Le tigre peut se détourner de sa victime, mais les livres de banque prononcent des arrêts sans appel; les hommes, les peuples sortent broyés de ces engins terribles dont les pages silencieuses ra-

content en chiffres l'œuvre impitoyable. Si le capital doit l'emporter, il sera temps de pleurer notre âge d'or, nous pourrons alors regarder derrière nous et voir comme une lumière qui s'éteint tout ce que la terre eut de doux et de bon, l'amour, la gaieté, l'espérance. L'humanité aura cessé de vivre.

Quant à nous, que l'on appelle les « barbares modernes », ce que nous voulons, c'est la justice pour tous. Scélérats que nous sommes, nous demandons pour tous ceux qui naîtront : du pain, la liberté et la marche en avant !



LE RÉVOLTÉ

ORGANE SOCIALISTE

paraissant tous les quinze jours.

Administration: rue des Grottes, 24, Genève

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Suisse: 3 mois, 1 fr.; 6 mois, 2 fr.; un an, 4 fr.

Extérieur: 3 m., 1 fr. 35 c.; 6 m., 2 fr. 65 c.; un an 5 fr. 30

— On peut s'abonner aussi aux bureaux de poste. —

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de
tous pays.

EN VENTE AUX BUREAUX DU RÉVOLTÉ:

Elisée Reclus. Évolution et Révolution,
3^e édition à 5 c.

P. Kropotkine. Aux jeunes gens,
2^e édition à 10 c.

M. Bakounine. Dieu et l'État fr. 1.—
(pour les groupes ouvriers, 60 cent.)

Programme Socialiste, mémoire présenté par
la Féd. ouv^{re} du dist. de Courtelary,
au congrès jurassien de 1880, 20 c.

La Loi et l'Autorité 2^e édition 5 c.

La société au lendemain de la Révolution 25 c.

Organisation de la propagande
révolutionnaire 15 c.

Toutes les autres brochures sont épuisées.

SOUS PRESSE: *La Révolution et l'autonomie*
selon la science